

Mon cher Marcel,

Tes deux dernières lettres étaient si douces et charmantes que je m'en veux d'y avoir répondu trop brièvement. Celle de mardi au reste, n'est arrivée qu'aujourd'hui et je n'aurai pu t'en parler dans mon bout de lettre parti avec l'«Ile de Sein».

Il y a dans cette lettre de mardi un accent de tristesse, mon pauvre chou, qui me bouleverse, et cependant, je suis heureuse que tu te confies à moi dans tous les mouvements de ton coeur. J'imagine facilement ce silence déprimant de l'appartement désert — je me doutais un peu que tu le trouverais plus difficile à supporter que l'atmosphère de l'hôtel animée du moins par les bruits de la rue. Mais patience, mon Marcel, ce n'est plus pour si longtemps — et de cette épreuve tu tireras quelque chose, crois-moi, une fortitude de l'âme, alors même que tu ne le sais pas. J'ai découvert moi-même l'effet désastreux du genre de solitude que tu endures — et je ne la supporte pas mieux que toi. J'aime comme toi une sorte de bruit confus autour de moi, le rassurant témoignage du travail, du va-et-vient humains. Et pourquoi dis-tu: «si je pouvais prier...» Je suis sûre que tu sais le faire. Et d'ailleurs ta plainte est déjà un aveu et une prière. Cher chou, va, lutte, je t'en prie, contre ce genre d'abattement et réchauffe ton coeur à l'espoir et à la perspective que nous avons d'une longue vie à passer ensemble. De temps en temps, il me faudra bien m'éloigner, te demander ce sacrifice, mais ce ne sera jamais sans peine et sans t'aimer davantage pour la générosité de ton coeur. Et puis je tâcherai que ce soit le moins longtemps possible.

Envoie-moi les tickets de lait que t'a donnés madame Bruchési; ils pourront servir. «Pauvre âme dépouillée d'ardeur et d'espoir», ainsi que tu le dis si justement, qu'elle mérite la pitié. Au fond, nous ne sommes portés qu'à plaindre les malheureux qui restent aimables, comme si c'étaient ceux-là qui en avaient surtout besoin. Les malheureux ennuyants, telle madame Bruchési, voilà bien ceux dont il faut plaindre la détresse totale.

Il ne faut pas que «l'obsédante pensée que tu doives mériter ma présence» t'accable davantage. Ce n'est pas toi qui dois mériter ma présence, mais moi, moi, comprends bien, la tienne. As-tu saisi, chou, que le remords de ne pas mériter tout ce que je possède m'a tourmentée pendant de longs mois? J'essaie de conquérir le droit d'être heureuse auprès de toi; c'est cela surtout qui m'occupe, et c'est pourquoi je voudrais tant exprimer quelque chose qui fût supérieur à tout ce que j'ai pu accomplir jusqu'ici — puisque j'ai reçu tellement plus qu'autrefois. Mais n'affaiblissons pas nos volontés en retours de ce genre; gardons-la pour notre tâche quotidienne que nous ferons toujours, je l'espère, avec courage et humilité quelles que soient la petitesse de nos moyens et les défaillances de la santé.

Malgré son ton de mélancolie, ta lettre de mardi m'est chère et bienfaisante. Seulement, maintenant sois optimiste, mon chéri; vis dans l'espérance et, à moi qui suis d'une nature si instable, apporte-moi l'exemple d'espérer.

Tes chats sont-ils logés ailleurs? Parle-moi aussi de tes visites à l'hôpital, de tout ce que tu fais. Bientôt, tu m'entretiendras de tes efforts quotidiens de vive voix, et comme ce sera doux et charmant.

Toutes mes pensées, tout mon espoir d'obtenir la paix, d'être heureuse, s'en vont vers toi.

Au revoir, mon si cher mari,

Gabrielle